

Recensions

Dom Paul HOUIX, *La blessure de l'Ami* - Salvator 2017, 204 p.

Dom Paul « en personne » accueille le lecteur au seuil de ce livre posthume auquel il avait commencé de réfléchir avant sa mort accidentelle en 2015. Son regard, son sourire, sa tenue, mettent aussitôt en présence d'un vrai moine cistercien « en chair et en os » ! Merci à M^{me} Frédérique Poulet, professeur de théologie à l'Université catholique de l'Ouest, d'avoir recueilli et sélectionné avec soin, en les introduisant, des textes qui sont davantage que des « *ossa humiliata* », le témoignage d'un moine et d'un abbé brûlant de ce « bon zèle » dont parle saint Benoît au chapitre 72 de sa Règle.

Les textes rassemblés sont d'une part, des articles parus dans les bonnes revues cisterciennes, *Collectanea* et *Liturgie*, traitant de spiritualité monastique ; et d'autre part, des homélies prononcées au long de l'année liturgique. Le mot « aimer » apparaît comme le mot-clé présent dans chacun des titres des neuf chapitres de l'ouvrage : depuis « Le combat de l'amour » (chapitre 2) jusqu'à « Aimer pour l'éternité » (chapitre 9), en passant par « Aimer avec ses frères, aimer ses frères » (chapitre 6) ; ce qui donne une belle unité à l'ensemble du livre.

Dom Paul s'était fait connaître par son livre, paru en 1995, « La brisure du cœur ». La fécondité d'une expérience spirituelle fondatrice, celle du « *penthos* », cette tristesse selon Dieu, typique de la conversion du cœur de pierre en cœur de chair, apparaît dès le titre de l'ouvrage posthume, « La

blessure de l'Ami ». « Aimer Jésus, ce fut à la fois le leitmotiv et le combat de sa vie », écrit Frédérique Poulet dans sa présentation. On devine que le témoignage jusqu'au martyre donné par les moines de Tibhirine (assassinés en 1996) a profondément marqué Père Paul, et il est significatif qu'une partie du premier chapitre soit consacré à frère Christophe, sous le titre sobre et éloquent « Un cistercien ». Mais il se peut que la meilleure porte d'entrée dans le livre soit le chapitre 5 : « Aimer au désert ». Il s'agit d'un commentaire de la première hymne liturgique écrite par Père Paul, « Au fond du désert où Dieu te mène ». Publiée par la CFC dans le recueil « Guetteur de l'aube » en 1976, ce texte de jeunesse (chanté depuis lors dans de nombreux monastères) exprime admirablement « l'être moine » tel qu'Évagre le Pontique l'avait défini dans une formule célèbre, un homme « uni à tous et séparé de tous » :

« L'Esprit a comblé ta solitude, / Témoin au cœur blessé,
/ Le monde t'environne, / En toi sa peine raisonne : / Plus
de frères délaissés ; / Tu deviens multitude, / Un lieu béni
/ D'où rayonne la Vie. »

Père Paul commente ainsi cette troisième strophe : « La solitude devient multitude. Il y a donc un passage, qui peut être très long, du cœur brisé au cœur blessé, à ce lieu intime et profond, à ce lieu béni ». De quoi éclairer et encourager tous ceux et celles qui aujourd'hui cherchent vraiment Dieu.

Sr Etienne REYNAUD, osb

Michel RONDET, Pierre FAURE, *Que tes œuvres sont belles ! Prier avec les hymnes de Didier Rimaud, s.j.* – Cahiers éditions Vie chrétienne, 184 p., 13,50€

Deux compagnons jésuites de Didier Rimaud, près de quinze ans après sa « naissance au ciel » le 24 décembre 2003, offrent « à ceux qui aiment louer leur Dieu dans un beau langage », ce qu'ils présentent comme « un modeste essai » sur l'un des acteurs les plus créatifs de l'aggiornamento de la

prière et du chant liturgiques, suscité par le Concile Vatican II ; « essai modeste » dans la mesure où il paraît sous la forme bien connue d'un Cahier des éditions Vie chrétienne, mais essai savoureux d'un bout à l'autre de ses presque 200 pages, riches de contenu et de pédagogie ignatienne.

En page de couverture, le titre « Que tes œuvres sont belles ! » sera sans doute chanté par beaucoup de lecteurs, tellement la musique de Jacques Berthier a rendu populaire ce cri d'émerveillement devant la création de Dieu¹.

Au-dessous du titre, la reproduction d'une peinture – « La grève blanche », une plage au bord de la mer – évoque aussitôt les vers d'une des plus belles hymnes du poète, « Voici la nuit » : « En séparant le sable et l'eau, / Dieu préparait comme un berceau / La Terre où il viendrait au jour ». Cette page de couverture ne fait pourtant que suggérer les nombreuses facettes de l'œuvre et de la personnalité de D. Rimaud, présentes dans ce « modeste essai ».

1 Le livre rassemble en Annexes (p. 159-177) des éléments biographiques qu'on pourrait dire « de premières mains ». Il en va ainsi des pages sur « Didier en famille », écrites par Anne Rimaud, sa plus jeune sœur. Elle évoque avec fraîcheur ses souvenirs de l'enfance de Didier, un de ses six frères, « une enfance qui laissait prévoir bien des choses ». Familière de leur maison de vacances à Carnac, elle se fait aussi l'écho d'une confidence qu'il fera plus tard – lui qui en était si avare : « Je suis né au mois d'août dans une maison d'où l'on voit l'océan par toutes les fenêtres. Je suis sûr que le premier bruit du monde que j'ai entendu est celui des vagues déferlant sur la plage à moins de 100 mètres ». Suit « Un entretien avec Didier Rimaud » réalisé en 1997 pour la revue *Célébrer*². Les bonnes questions posées par Pierre Faure

1. C'est le titre d'une Messe Didier Rimaud/Jacques Berthier, composée à la demande des scouts de France.

2. Revue *Célébrer* n°270, mai 1997, p. 4-16.

donnent à son compagnon l'occasion de parler, souvent avec humour, de ses premières chansons, de beaucoup d'aspects de son travail d'écriture pour la liturgie, de sa collaboration avec le musicien Jacques Berthier, de la place tenue par son amitié avec Patrice de la Tour du Pin, etc.

Le témoignage du Père Gelineau s'imposait (p. 17-24³). Compagnon de la première heure, il était le seul à pouvoir retracer à grands traits la totalité du parcours de Didier Rimaud ; un parcours de plus de 50 années de travail ininterrompu sur les chantiers pré et postconciliaires de la Réforme liturgique. Le « Poète de la liturgie en langue française » découvre en effet très tôt sa mission. Il a 27 ans quand paraissent en 1949, dans le tome II de *Gloire au Seigneur*, ses deux premières hymnes pour le temps de l'Avent et celui de Noël : « Seigneur, venez, la terre est prête pour vous accueillir » et « Aujourd'hui, dans notre monde, le Christ est né », encore chantées de nos jours. En 1953, aux côtés de Joseph Gelineau, il travaille à la traduction du Psautier de la Bible de Jérusalem, mais aussi à sa réception, en écrivant « Le Guide du Psautier » où se révèle déjà sa manière à lui d'être mystagogue : ramasser les mots-clés de chaque psaume pour les offrir comme « des mots de Dieu pour la prière ». Création d'hymnes, traduction de psaumes : double coup d'envoi prophétique d'une vocation de poète qui sera convoquée par l'Église pendant et après le Concile Vatican II pour inventer une nouvelle langue liturgique.

2. Didier Rimaud parle de son art. Le livre contient deux documents qu'on peut qualifier de « testamentaires ». Le premier, « L'art de l'hymne » est un article paru en 2002 (p. 47-58), dans lequel le poète hymnographe exprime une de ses convictions – fondée, dit-il, sur le n°33 de la Constitution conciliaire sur la liturgie : « L'hymne ne devrait jamais être qu'une réponse d'homme à une Parole de Dieu qui se fait

3. Extraits d'un article paru dans *La Maison-Dieu*, 238, 2004 p. 181-191.

entendre d'abord » (p. 50). Une telle conviction de croyant explique l'extraordinaire richesse de sève biblique de ses hymnes qui jaillissent de l'Écriture. Durant toute sa vie, il trouvera en particulier dans le Psautier, ce conservatoire de la prière chrétienne, une source inépuisable d'inspiration ; et il travaillera de toutes manières à ce que les chrétiens « retrouvent dans leur langue ces beaux chemins de prière » ; mais il sera aussi convaincu que « à côté de ces mots de Dieu, comme en écho, il y a place pour des mots d'hommes d'aujourd'hui » (p. 51).

Didier Rimaud parle encore de son art dans un texte jusque-là inédit. Il s'agit d'une longue conférence prononcée à l'Université catholique Fu-Jen, à Taïpei, en novembre 2001, sous le titre « Poète pour la gloire de Dieu ? » (p. 61 à 93). Il y développe sa vision d'une poésie liturgique comme « poésie qui s'essaye à chanter le Mystère de Dieu pour l'homme de ce temps [...] et qui retrouverait ainsi son rôle de véhicule de la foi au service de cet homme ». En parlant ainsi dans un pays culturellement si différent du sien, le jésuite-poète révèle le lieu-source d'une « théopoésie » que la liturgie chrétienne devrait susciter dans toutes les langues du monde ; ce lieu théologique n'est autre que l'Incarnation du Verbe. Le lecteur retiendra sûrement une confidence qui éclaire, me semble-t-il, toute son œuvre d'écriture liturgique : « La fréquentation des grands textes de Vatican II, et notamment celui de la Constitution sur la liturgie, m'a donné l'habitude de toujours faire tenir ensemble la gloire de Dieu et le salut du monde, comme le faisaient déjà les Anges de Noël qui liaient dans leur chant : ' Au plus haut du ciel, la gloire de Dieu, / et paix sur la terre aux hommes qu'il aime' ».

3. Prier avec les hymnes de Didier Rimaud

C'est ce que font depuis un demi-siècle déjà beaucoup d'assemblées dominicales et les communautés religieuses et monastiques célébrants quotidiennement la Liturgie

des Heures en français⁴. Mais le moment est bien choisi pour faire connaître à une nouvelle génération ce trésor hymnodique contemporain qui n'a pas d'équivalent dans les autres langues vivantes. Le Père Michel Rondet introduit l'ensemble de cet hymnaire de façon originale (p. 29-39). Il le fait « en parcourant quelques points importants de notre foi, ceux que notre Credo souligne, pour montrer comment Didier Rimaud a su trouver les mots justes et neufs pour les exprimer ». Constamment illustré par des citations d'hymnes, son article est une invitation et une initiation à goûter le langage nouveau d'un poète-prophète qui a mis sur les lèvres des chrétiens de notre temps « des mots qui parlent aujourd'hui », des mots qui structurent leur foi et leur permettent de chanter leur joie de croire.

Rythmant la totalité de l'ouvrage, cinq hymnes font l'objet de « Matière à exercices » (p. 11-14 ; p. 25-27 ; p. 42-43 ; p. 57-59 ; p. 96-98). Sous cette rubrique est mise en œuvre une pédagogie ignatienne de la prière qui fait du livre un parcours spirituel, non seulement à lire, mais aussi à vivre, seul ou en petits groupes. Enfin, un beau Florilège rassemble les 32 hymnes qui ont été citées, d'une façon ou d'une autre, au long de l'ouvrage (p. 103-157).

Les deux auteurs jésuites ont inscrit en « Postlude » (p. 84-101) un hommage rendu à Didier Rimaud dans la revue *Liturgie* par un moine-poète bénédictin, frère Jean-Yves Quellec⁵, du Prieuré de Clerlande en Belgique. À l'occasion du premier anniversaire de la mort de « notre Didier », sœur Marie-Pierre Faure avait en effet demandé, à onze

4. On permettra à la rédactrice de cette recension d'évoquer un souvenir de sa jeunesse monastique : en août 1968, lors de la première session de liturgie pour moines et moniales, tenue à Ermeton en Belgique, le père Gelineau nous fit apprendre l'hymne « Père du premier mot ». Je découvris à cette occasion l'art et la manière de son auteur, alors anonyme ! On mesure difficilement cinquante ans après, l'extraordinaire nouveauté de ce texte proposé comme hymne dans une liturgie monastique où l'on chantait depuis des siècles aux Laudes du dimanche l'hymne de Saint Ambroise, « Aeterne rerum Conditor ».

5. Décédé le 17 novembre 2016.

moines et moniales de présenter chacun une hymne de leur choix⁶. Frère Jean-Yves avait retenu « Jésus qui m'a brûlé le cœur », trouvant dans le célèbre poème-colloque « Au nom de Cléophas » ce qu'il appelle « la clé d'or qui ouvre la vaste demeure de langage construite au fil des ans par Didier Rimaud ».

Au début du livre, quelques mots de Karl Rahner se détachent en exergue sur une page blanche : « Au Poète la parole est confiée ». Ils disent avec sobriété la mission reçue par Didier Rimaud ; mission accomplie par le poète qui a su réveiller les mots – et notamment les verbes – les plus usuels de la langue française, pour en faire ceux de l'Église en prière ; mission accomplie, aussi, et en même temps par le religieux jésuite qui fut sa vie durant sur toutes les chantiers d'élaboration et de célébration d'une liturgie vivante et chantante « pour la plus grande gloire de Dieu ».

Sr Etienne REYNAUD, osb

Anne LÉCU, *Ceci est mon corps*, Paris, Cerf 2018, Collection « Spiritualité », 160 p., 14 €.

En achevant la lecture de ce livre, l'envie me prend d'en remercier l'auteur. À l'heure où abondent les ouvrages spirituels trop souvent nébuleux, Anne Lécu nous dit simplement : « Ceci est mon corps » et elle le dit avec enthousiasme, force et douceur, sans jamais tenter de convertir le lecteur à ses propres idées. D'ailleurs, il n'y a pas ici « d'idées » mais des convictions, mieux, une confession de foi dans le Christ « incarné », « crucifié », « ressuscité » pour nous. C'est ainsi que sont délimitées les trois grandes étapes qui forment les trois parties du livre.

Nous entrons de plein pied dans le mystère du Christ, Sauveur de tous les hommes. L'église rassemblée en son nom, nourrie de sa parole, de son corps et de son sang,

6. Revue *Liturgie* n°127, décembre 2004.

est appelée à devenir nourriture pour tous ceux qui en ont faim et soif. Si le rôle propre du prêtre n'est signifié qu'à la page 107 d'un ouvrage qui en comporte 147, ce n'est pas pour l'amoindrir, tout au contraire ! D'une part, l'auteur, de son propre aveu, met l'accent sur « ce que vit le fidèle », d'autre part, « l'ordination presbytérale » est destinée à servir le « peuple sacerdotal ». « Le prêtre est lié à un peuple, à une communauté croyante ». Il est « serviteur du Christ serviteur », du Christ « agissant dans la communauté qui s'unit à son offrande » (p. 107).

L'un des aspects essentiels de l'ouvrage est d'être étayé par une théologie qui s'inscrit sans faillir dans la grande tradition ecclésiale jusqu'en ses sources les plus sûres. Cette théologie s'ancre et se déploie dans la réalité quotidienne de l'expérience humaine. Tout commence par la visite d'une église où chaque espace est désigné par son nom propre et ce qu'il signifie, à commencer par le parvis qui vient du «paradis». (p. 26) Heureuse promesse !

Soeur Anne Lécu insiste avec justesse sur le fait qu'une magnifique célébration qui rassemble de nombreux fidèles est certes attrayante et encourageante mais que « même quand nous sommes trois, un matin de semaine dans une vieille église pleine de courants d'air, nous la célébrons (l'eucharistie) pour le salut du monde » (p. 75). Nous pensons alors à saint Paul nous rappelant que nous portons « un trésor dans des vases d'argile » (2 Co 4, 7).

L'eucharistie est le lieu où chacun est invité avec son poids de misère et où « tout peut être élevé, tourné vers Dieu, tout » (p. 73) et où tout est partagé « dans le pain et le vin offerts » (*ibidem*). Supplications, peines et joies, sont portées ensemble et les uns par les autres. L'auteur, qui fréquente les prisons en tant que médecin, souligne la force particulière des célébrations dans ce milieu. « On est directement aux prises avec la vie et la mort, avec ce qui sauve et ce qui tue » (*ibidem*).

Enfin, nous osons croire que « par la victoire du Christ ressuscité, nous sommes liés par ce qui est en avant de nous. Le Christ est l'avenir qui non seulement nous précède, mais vient à nous, victorieux des forces de la mort, porteur de sa victoire offerte à tous » (p. 146). Telle est l'espérance des chrétiens, une espérance qui n'est pas un idéal abstrait et lointain mais une réalité charnelle et présente. Elle dit Dieu qui s'est fait chair et se fait chair en chacun de nous car l'Esprit « n'est pas là pour s'opposer à la chair mais au contraire, il la fait naître, il lui donne forme, il l'élève » (p. 145). « L'eucharistie conduit à la confession de la résurrection de la chair » (*ibidem*).

Victoire de l'incarnation, victoire pascale où avec le Christ, nous traversons la mort pour une nouvelle naissance, victoire de l'amour sur le mal, corps livré, sang versé pour que tous aient la vie en plénitude. C'est dans ce grand mouvement du salut que nous sommes invités à entrer, nous et ceux que le Père nous a donnés.

Soeur Anne Lécu, avec délicatesse, s'adresse aussi dans ce petit livre qui est « grand » à ceux « qui ne peuvent pas aller communier » (p. 147) et de ce fait se tiennent « sur la déchirure, là où le Christ est transpercé » (*ibidem*). Il y aurait encore beaucoup à dire mais laissons parler l'auteur qui le fait bien, même si le style, en son heureuse surabondance, manque parfois de ce dépouillement qui est aussi la marque du Christ en nos vies et en nos paroles. Cette critique, légère, ne veut en rien atténuer l'importance d'un bel ouvrage à lire et à faire lire.

*Pascale-Dominique Tissot, op
Chalais*

Conférence des ÉVÈQUES DE FRANCE, *La prière du Notre Père. Un regard renouvelé*. Préface de Mgr Guy de KÉRIMEL, Paris, Bayard- Cerf-Mame, 2017, 118 p.

Un petit livre, mais qui s'efforce de porter un « regard renouvelé » sur la prière du Seigneur, le Notre Père, dont la 6^e demande (« *Ne nous laisse pas entrer en tentation* ») vient de faire l'objet d'une nouvelle traduction liturgique, en usage en France depuis l'Avent 2017. Les huit demandes du Pater sont commentées avec une grande liberté, par huit évêques chargés de divers types de pastorale au plan national. Ces demandes trouvent sens dans la Révélation (évangiles, textes pauliniens, et même Ancien Testament), comme les riches Lectionnaires bibliques d'aujourd'hui le font comprendre. Les évêques les situent également dans la tâche pastorale de l'Église ; ils sont soucieux de rencontrer les situations contemporaines comme la faim dans le monde, le difficile pardon face aux injustices et aux conflits meurtriers, les enfants sans père, etc.

Voici les différentes contributions : « Notre Père qui es aux cieux » (Mgr PERCEROU, Moulins) ; « Que ton Nom soit sanctifié » (Mgr BEAU, auxiliaire de Paris) ; « Que ton règne vienne » (Mgr BLAQUART, Orléans) ; « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (Mgr DOGNIN, Quimper et Léon) ; « Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour » (Mgr CARRÉ, Montpellier) ; « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés » (Mgr HABERT, Sées) ; « Et ne nous laisse pas entrer en tentation » (Mgr LEBRUN, Rouen) ; « Mais délivre-nous du mal » (Mgr LEBORGNE, Amiens). Impossible de détailler le contenu de ce riche parcours. Un tel livret pourrait servir à la *lectio divina*, à la réflexion dans divers groupes comme les Équipes Notre-Dame, à une récollection en paroisse, etc.

Les textes des évêques reçoivent un bel environnement : d'abord la Préface de Mgr DE KÉRIMEL (Grenoble) qui préside la Commission épiscopale de liturgie et l'Association

épiscopale francophone pour la liturgie (AELF). Il montre l'enjeu essentiel de la prière du Notre Père : grandir dans la vie d'enfant de Dieu et grandir dans la vie fraternelle. Bernadette MÉLOIS (« Magnificat ») introduit le volume par une réflexion sur « La place et le statut unique de la prière du Notre Père », à la fois dans l'Écriture, dans la Prière des heures et dans l'Eucharistie (le Notre Père placé avant la communion est une véritable confession de foi dans la communion avec Dieu et avec les frères et une invitation à grandir dans une communion existentielle).

En finale, on trouve comme deux types de « résonances ». D'abord, celle Ch. DE DREUILLE invitant à la *lectio divina* soit à partir de Lc 11, soit à partir de Mt 6. Enfin vient le texte d'E. COQUET intitulé « Un Père avait deux fils... » ; l'auteur fait remarquer que l'apprentissage de la fraternité est à pratiquer chaque jour de notre vie, car les frères, en famille et en Église, ne font pas l'objet d'un choix personnel, mais nous sont « donnés ». Un don à accueillir au jour le jour, malgré les différences et parfois les divergences. Il s'agit donc en accueillant la Paternité de Dieu d'apprendre la Fraternité et de vivre ainsi à la fois l'altérité et la communion. On le voit, le Notre Père est une sorte de cristallisation de tout le message évangélique, comme les Béatitudes et les Paraboles. Il est bien plus qu'un texte à réciter... parfois distraitemment ! Il nous révèle la relation que Dieu nous offre dans le Christ. Il nous invite à répondre en prenant le chemin de nos frères et sœurs. Peut-être faudrait-il faire silence après les deux premiers mots de la prière qui contiennent toute la suite : « Notre Père... ». Cette prière ecclésiale fait place à la multitude des frères dans le « nous » si caractéristique de la prière liturgique de l'Église.

André HAQUIN

Joseph DORE (dir.) / Christine PEDOTTI (coord.), *Jésus. L'encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 2017, 843 p.

Ancien doyen de la Faculté de théologie de Paris (ICP) et ancien archevêque de Strasbourg, éditeur reconnu notamment pour la série « Jésus et Jésus-Christ » (Cerf) et plus récemment pour la collection consacrée aux Cathédrales de France (éd. *La Nuée*, Paris), Joseph Doré a réuni environ 70 auteurs (historiens du Judaïsme et du christianisme, exégètes du Nouveau Testament et patrologues, théologiens et philosophes, psychanalystes, historiens d'art, etc.) pour aborder la figure ou plutôt l'événement « Jésus ». Le titre en effet ne propose pas d'emblée la confession de foi en « Jésus Christ » (Messie), car il s'adresse non seulement aux chrétiens, mais aux croyants des autres religions, et aux non croyants. À tous, il suggère un minutieux et passionnant voyage à travers les Écritures à la recherche du maître et de son enseignement.

L'ambition est de donner une synthèse des résultats actuels de l'exégèse biblique largement acceptés par les spécialistes, tant leurs échanges et leurs travaux les ont rapprochés depuis trois quarts de siècle. Il s'agit d'une « synthèse » de ce qu'on peut connaître au sujet de Jésus à partir des écrits néotestamentaires. Cela ne veut pas dire une « pensée unique ». Du reste, les auteurs présentent aussi bien les données établies que les données discutées. De plus l'éditeur de l'ouvrage a invité diverses personnalités à proposer des « regards croisés » sur chacun des sujets abordés. Le choix d'un évangile préférentiel, celui de Luc, s'explique en raison du fil conducteur le plus complet qu'il propose, depuis l'enfance de Jésus jusqu'à l'ascension, évoquée notamment dans les Actes. Il va sans dire que les trois autres évangiles sont fréquemment sollicités, ainsi que le corpus des lettres pauliniennes et johanniques.

Ce fort volume comporte 26 chapitres répartis en trois « livres » : les *Commencements* ; la *Vie publique* ; *La Passion et la résurrection*. Chaque chapitre est construit sur une même maquette : un prologue narratif (« On pourrait raconter les choses ainsi ») suivi de la partie principale, article de fond et éclairages divers sur des points précis ; il s’achève par deux autres parties : des « contrepoints » par des personnalités de divers horizons et une « carte blanche » où un auteur exprime en toute liberté ce que les données exposées lui suggèrent.

L’exégèse biblique a fortement évolué au cours des siècles. Jusqu’à la Renaissance, les auteurs ne distinguaient pas clairement le Jésus historique de l’unique Sauveur, Fils de Dieu. À partir du 18^e s., les recherches sur la vie de Jésus, le « vrai Jésus » s’intensifièrent, laissant de côté son caractère messianique. Il faudra attendre le 19^e s. pour percevoir qu’on ne peut atteindre le Jésus historique sans passer par les premières communautés chrétiennes et leur témoignage, sans entendre ce qu’ils ont cru et comment ils ont témoigné, bref comment ils sont venus à croire. Question de tous les temps ! Grâce à l’archéologie et aux sciences historiques et sociales, on peut mieux établir aujourd’hui le contexte religieux, culturel et socio-politique dans lequel a vécu Jésus (cf. John P. MEIER, *Un certain juif, Jésus*). Les critères majeurs utilisés par l’exégèse scientifique aujourd’hui sont principalement « l’attestation multiple » (les données attestées plusieurs fois sont dignes d’intérêt) ; le critère de « différence » (les données ‘embarrassantes’ à l’époque des écrits sont dignes de foi, ainsi le fait du baptême de Jésus par Jean, alors qu’au moment où l’évangile est écrit, les disciples de Jean apparaissent comme concurrents de ceux de Jésus) ; le critère de « cohérence » (les titres, comme « Seigneur », attribués à Jésus par les disciples sont d’autant plus respectables qu’ils ont provoqué des protestations de blasphème de la part des juifs et pesé lourd dans le jugement et la mise à mort du Fils de Dieu.

Le but de l'ouvrage n'est pas « apologétique » ; il présente les événements de telle sorte que le lecteur, même non croyant, puisse se forger sa propre interprétation ; ainsi, de la Résurrection de Jésus. Comment « l'impensable » de la Résurrection peut-il s'éclairer à partir du chemin réalisé par les disciples ? Ceux-ci vivaient dans l'espérance de la venue du Messie, en fonction de leur foi en Dieu. Ils ont reconnu que Dieu en Jésus exauçait leur espérance. Ils ont perçu la présence de Dieu à ses côtés, au point de le faire resurgir de la mort. Une présence de Dieu au quotidien (proximité et immanence) et une présence créatrice manifestée dans la résurrection (puissance et *transcendance*) se dégagent de cette histoire pour les témoins. Jésus est plus qu'un « homme revenu de la mort » ; celui que les hommes appellent Dieu a lui-même suscité la vie à partir de la mort.

Les chrétiens peuvent-ils tirer profit de cet ouvrage s'ils sont déjà « convaincus » ? Convaincus de quoi et comment ? Invités à se pencher sur les textes fondateurs en vue de les « interpréter » avec les ressources disponibles aujourd'hui, ces textes « très connus » leur apparaîtront sans doute neufs, voire étonnantes ou énigmatiques. Les croyants comprendront que la foi n'est pas une réception passive d'un corpus dogmatique où l'intelligence et la volonté n'auraient aucune part. Comme le dit Mgr Doré dans sa substantielle introduction, largement utilisée ici, le « croire » s'appuie sur un triple pilier : 1) Il s'enracine dans une expérience personnelle rapportée à une espérance ; 2) La foi se nourrit de l'apport de nombreux témoins, ceux du Nouveau Testament et ceux des croyants des deux millénaires ; 3) La foi s'appuie également sur les résultats de l'analyse des sources au terme de laquelle l'homme peut faire confiance aux témoins (Cf. Lc 4, 42).

L'encyclopédie est enrichie d'environ 200 documents iconographiques (*Crédits photographiques*, p. 821-831) allant des premiers siècles (catacombes) au 21^e s. (en passant par les manuscrits et les œuvres du Moyen Âge jusqu'aux peintres

tels que Rembrandt, Chagall, Arcabas, Picasso même). Plus que de simples illustrateurs, les artistes témoignent à leur façon de leur compréhension des événements de la vie de Jésus ; leurs œuvres constituent un trait d'union entre le visible et l'invisible, l'homme Jésus et le Messie de Dieu, etc. Un précieux *Glossaire* (p. 773-783) permettra au lecteur de préciser le sens des termes utilisés. L'écriture de cet ouvrage est élégante et accessible au lecteur scolarisé. Un tel ouvrage est à usages multiples : on peut bien sûr le lire de manière chronologique, au fil des pages ; on peut aussi choisir un chapitre en rapport avec les fêtes de l'année liturgique. Le prédicateur y trouvera un éclairage autorisé et multidisciplinaire sur les événements de la vie de Jésus. Le chrétien qui pratique la *lectio divina* aura tout avantage à lire les pages qui éclairent le passage scripturaire qui fera l'objet de sa prière. Le responsable d'un cercle biblique et le catéchiste y trouveront une documentation fiable, tant au plan historique que culturel et religieux. Chacun peut faire de cette « encyclopédie » un compagnon de route.

André HAQUIN

Michel FARIN, *En quête d'identité*, Paris, Éditions Vie chrétienne, 2016, 122 p.

Jésuite bien connu pour ses productions cinématographiques sur des sujets bibliques, l'auteur a toujours nourri ses réalisations d'une pensée philosophique et humaniste qui en fait des œuvres attachantes. Sa réflexion sur l'identité rejoue bien des problèmes de société, tels que le mariage et la filiation, les questions de bioéthique, l'immigration, etc. « Qui est français ? » ; « Qui est étranger ? » ; « De quoi est constituée l'identité d'une nation ? ».

L'identité personnelle est en crise, d'où l'angoisse, les dépressions, les conflits et la violence. Elle ne peut se trouver sans que soit engagée la relation à autrui dans son unité et sa singularité. Elle postule qu'on renonce à l'idolâtrie de

l'argent, du pouvoir, de la vengeance, de la violence, etc. Jésus apparaît comme le modèle de l'identité personnelle, greffée sur l'Alliance toujours nouvelle.

André HAQUIN

Olivier MARIN et Cécile VINCENT-CASSY, *La Cour céleste : la commémoration collective des saints au Moyen Âge et à l'époque moderne*, Turnhout, Brepols, 2014.

« Les chrétiens n'honorent pas seulement des figures solitaires, mais associent plusieurs saints dans une commune vénération » (p. 11). Alors que la piété individuelle se tourne volontiers vers un saint particulier dans le but de s'en inspirer ou de l'imiter, la commémoration collective multiplie le nombre d'intercesseurs, comme dans les Litanies des saints. Elle est le signe d'une communion ecclésiale que la miniature de Jean Fouquet fait voir dans les Heures d'Etienne Chevalier (1452-1461).

Plusieurs approches (8^e-18^e s.) se succèdent dans ce beau volume : les « expressions liturgiques », les « recueils hagiographiques », la « cour d'images » (retables et sources littéraires), les « communautés de reliques » (catacombes et trésors reliquaires), les « collèges ecclésiastiques et sociétés célestes », les « cultes collectifs aux frontières » (cultes de combat).

André HAQUIN

Pascal IDE, *Une théo-logique du don. Le don dans la Trilogie de Hans Urs Von Balthasar*, Leuven, Peeters, 2013, 759 p.

On a parfois accusé la théologie de Urs Von Balthasar d'être « anhistorique » ou mystique et spéculative à l'excès. La présente thèse de théologie montre au contraire ses qualités propres au plan de l'anthropologie et de la métaphysique. La « logique du don » dans l'Esthétique, la *Dramatique* et la *Logique* s'inscrit au cœur de la singularité chrétienne

(Jn 3, 16). La thèse va jusqu'à la racine du don pour en saisir l'originalité.

Les trois formes du don : le don comme « kénose », le don comme « fécondité », le don comme « enveloppement divin » (présence particulière de Dieu à chacun). Toute l'œuvre du salut témoigne du don gratuit et vivifiant de Dieu (grâce). C'est dans le concret de l'existence que les chrétiens sont amenés à en témoigner et à en vivre : amour des conjoints, souffrance d'autrui, pardon des ennemis, etc.

André HAQUIN

Joël ROCHETTE et Dominique LAMBERT (éd.), *Lueurs d'Apocalypse. Imaginaire et recherches autour du Manuscrit de Namur (XIV^e siècle)*. Actes du colloque des 19 et 20 février 2016, Namur, Lessius et Fidélité, 223 p.

Voici les différentes contributions à ce colloque sur l'Apocalypse : Ionel ABABI, *La violence dans le 'corpus' apocalyptique vétéro-testamentaire. Une lecture de Daniel 7-12* (une violence qui s'exprime de manière symbolique mais reflète des situations ayant trait à l'histoire) ; Joël ROCHETTE, 'Même pas peur !' *Persévérance et gestion de la peur dans l'Apocalypse de Jean* (dans le livre de la Révélation, les réalités terrestres et spirituelles sont assumées telles qu'elles sont) ; Bernard POTTIER et Dominique STRUYF, *Les lettres aux Églises (Ap 2-3). Maladies psychiques et spirituelles des groupes* (Ap 2 et 3 donnent un éclairage utile pour les familles et communautés chrétiennes d'aujourd'hui).

Joël SPRONCK, *Le discours eschatologique de Jésus (Mc 13) au regard de l'actualité* (loin d'être démobilisant, ce discours nous convoque à l'annonce inlassable de la Bonne Nouvelle : cf. Mc 13, 10) ; Dominique JANTHIAL, *En vue de la fin : l'Église et Babylone dans l'Apocalypse* (la louange est la porte de sortie de Babylone) ; Serge GORIELY, *L'Apocalypse au cinéma. Une filmographie jalonnée de motifs bibliques* (des représentations de fin du monde).

Dominique LAMBERT, *Les figures scientifiques de l'apocalypse. Comment les scientifiques voient-ils le devenir et la fin du monde ?* (des peurs 'théologiques' ou 'antithéologiques' suscitées par les descriptions scientifiques du destin du monde) ; Albert VINEL, *Mille ans de bonheur... vingt siècles d'utopies nourries d'Apocalypse. Protestations, annonces et mobilisations millénaristes* (le millénarisme concerne principalement, jamais uniquement, les classes inférieures d'une société) ; Christian PACCO, *Héritages iconographiques de l'Apocalypse* (la mise en scène de la Jérusalem céleste trouve sa quintessence dans le vitrail) ; André HAQUIN, *L'Apocalypse dans la liturgie de Vatican II* (le temps pascal qui célèbre la victoire du Christ sur le mal et la mort, ainsi que les fêtes principalement des martyrs s'éclairent d'une lumière particulière par la proclamation du livre de l'Apocalypse).

Mère Bénédicte WITZ, *Le travail d'une enlumineuse* (aujourd'hui encore, la révélation de l'Apocalypse inspire les enlumineurs) ; Xavier HERMAND, *Le manuscrit 77 du Grand Séminaire de Namur et les Apocalypses illustrées (XIII^e-XIV^e siècles)*. Entre lecture savante, spéulation eschatologique et instruction religieuse (le Ms 77 de Namur appartient à l'ensemble des Apocalypses 'anglo-françaises' illustrées) ; Jacqueline LECLERCQ-MARX, *Des détails qui font la différence. L'iconographie des miniatures de l'Apocalypse de Namur. Quelques observations* (conformité aux traditions et singularités du 'Namurcensis' par rapport aux manuscrits 'frères') ; Jessica PRANGER, *Grammaire et syntaxe des formes au sein des miniatures de l'Apocalypse de Namur. Approches codicologique et stylistique comparées* (pour le Ms 77 et Latin 14410, le miniaturiste est le même).

André HAQUIN

Philippe ROBERT, *Chanter la messe*, Paris, Bayard, 2016, 250 p.

Philippe Robert est un musicien et un compositeur belge bien connu. Il a beaucoup écrit sur le chant liturgique. Il est aussi l'auteur du livre majeur *Joseph Gelineau pionnier du chant liturgique en français* (Turnhout, Brepols, 2004). Dans le petit volume sous recension, il passe en revue les chants prévus par la liturgie de Vatican II, en soulignant les multiples possibilités qu'ils offrent aux chorales et aux communautés chrétiennes, mais aussi les réalisations plus modestes à la portée des paroisses ou communautés ayant des moyens limités.

Il est vrai que nous n'en sommes plus à distinguer « messes lues » (basses) et « messes solennelles » (chantées). En effet, même les messes de semaine comportent souvent une brève homélie et s'ouvrent à un minimum de chants comme l'antienne du psaume, l'Alléluia et l'acclamations qui suit l'évangile, le Sanctus, l'anamnèse et l'Agneau de Dieu. Mais il faut bien reconnaître qu'après cinquante années de célébration eucharistique selon le rituel de Vatican II, bien des équipes liturgiques ont disparu et la routine gagne parfois les paroisses, alors qu'on se plaint que l'eucharistie est « toujours pareille ». Comme le rappelle Ph. Robert, les pièces chantées les plus modestes sont sans doute parmi les plus importantes pour la participation de l'assemblée, Corps du Christ. Ainsi les dialogues d'ouverture et de la Préface, les chants de l'Ordinaire de la messe, l'Alléluia, etc. De plus, la liturgie gagne en qualité lorsque la communauté dispose d'une chorale d'un bon niveau, à condition que celle-ci dialogue avec l'assemblée, et d'un organiste véritablement « liturgique ».

En une vingtaine de chapitres d'une belle écriture, repris d'articles parus dans *Signes Musiques*, n° 125-148, sous la rubrique *Chanter la liturgie*, Ph. Robert passe en revue toutes les possibilités actuelles et les multiples choix offerts aux

communautés, comme pour l'acte pénitentiel, l'anamnèse de l'assemblée, etc. Ainsi pour ce qui est des trois « processionnaux » ou chants rituels : le chant accompagnant la procession d'entrée, le chant pour l'apport des offrandes (offertoire), et le chant de communion. Ces trois processionnaux soulignent l'importance du mouvement dans la liturgie et de l'utilisation judicieuse de l'espace. Les différents chapitres évoquent l'histoire de la liturgie, la signification actuelle de chaque pièce (éclairée par la *Présentation générale du Missel romain*), les modalités de mise en œuvre avec les références utiles, sans compter, en finale, des textes bibliques ou patristiques, ou encore des textes contemporains d'hymnes. Le livre informe sur les multiples créations réalisées depuis un demi-siècle. En finale, le lecteur trouvera une double bibliographie d'ouvrages de base sur la liturgie et sur le chant et la musique liturgique. De quoi entrer dans l'esprit actuel de la célébration et trouver de nombreuses pistes qui donnent chance à la liturgie de nos communautés d'être un moment de réelle communion et de foi partagée.

André HAQUIN